

PROLOGUE

Suite aux attaques allemandes contre la Pologne, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne d'Hitler. Le 22 juin 1940, Le Maréchal Pétain signe l'armistice avec Hitler. Le maréchal Pétain gouverne alors la zone libre de la France qui lui a été confiée après l'occupation nazie. Les Allemands occupent donc une grande partie de la France, jusqu'à la ligne de démarcation qui coupe la France en deux. Le Maréchal Pétain installe son gouvernement à Vichy en France non occupée.

La Résistance naît de l'appel du Général de Gaulle sur les ondes radio de la BBC à Londres le 18 juin 1940. Celui-ci, refusant la défaite militaire, appelle tous les Français à poursuivre leur combat.

Durant cette période, deux types de résistance existent :

- la Résistance extérieure, située à Londres et menée par le Général de Gaulle et les services britanniques et qui rallie peu à peu les territoires de l'empire colonial.
- La Résistance intérieure, située en France métropolitaine, caractérisée à ses débuts par de nombreux actes isolés comme les graffitis, par exemple.

Toutes deux avaient besoin de communiquer pour organiser de manière efficace leur résistance face à l'ennemi.

Afin d'échanger les informations capitales entre ces deux Résistances et de recruter de nouveaux partisans, de nombreuses méthodes de communication sont mises au point.

Ces différents modes de communication pouvaient être la radio, la presse, les graffitis, les affiches et les tracts, ou directement par la parole. Il arrivait aussi qu'ils soient passés par l'intermédiaire de bateaux ou d'avions, aidés par les services de renseignements britanniques.

Toutes ces actions n'étaient pas sans risque, outre les arrestations, les résistants risquaient leur vie.

L'histoire qui va suivre est une fiction sur le thème de *Communiquer pour résister*. Certains personnages ont réellement existé mais sous d'autres noms Notre personnage principal : Georges Truad est fictif. Ce récit relate la vie d'un résistant lors de la Seconde Guerre mondiale . Semur en Auxois, le village dans lequel vit Georges Truad était durant la Seconde Guerre mondiale en zone occupée.

CHAPITRE 1

Je suis Georges Truad. J'ai 25 ans. Je suis rentré dans la Résistance en 1942. J'habitais à Semur en Auxois. J'étais un épicier, pas très riche mais qui vivait à son aise. Je vivais au-dessus de mon commerce avec mon frère Julien. Mon épicerie se nommait « Les petits pois ». J'avais une vie banale et simple même quand la guerre éclata. En face, il y avait un boucher d'origine juive mais qui n'était pas pratiquant. C'était un homme aisé très gentil et généreux. En 1940, il décida de fuir la France et les mesures antisémites pour s'installer aux Etats-Unis avec sa sœur. La plupart des mesures antijuives instaurées par le statut des Juifs d'octobre 1940 s'inspiraient des « Lois de Nuremberg » appliquées en 1935 en Allemagne, puis renforcées en 1938. Certaines disaient par exemple : « Il est interdit aux juifs de hisser les couleurs du Reich, les rapports hors mariage entre juifs et sujets de sang allemand est interdits », cette mesure concernant le rapport hors mariage embêtait beaucoup un de mes vieux amis allemand. Il aimait une femme d'origine juive, qui elle aussi l'aimait en retour mais malheureusement ils durent se quitter à cause de cette mesure. Notre boucher parti du village vers son rêve, les États-Unis. De nouveaux voisins emménagèrent. Une nouvelle boulangerie apparue. Elle était tenue par un couple aussi méprisant qu'antisémite. J'en ai fait les frais lorsque je suis allé acheter mon pain pour la première et dernière fois chez eux. Leur comportement était déplacé. La boulangère avait traité de tous les noms les plus sombres possibles l'ancien propriétaire. Le pâtissier ne mâchait plus ses mots, il accusait les juifs d'actes les plus cruels. Il eut des propos si indécents que je ne pourrais même pas les rapporter. Non pas parce que je les avais oubliés mais parce que cela me répugnait. Je ne comprenais pas comment ils pouvaient tenir un tel discours dans un lieu public, ils étaient comme hypnotisés par l'idéologie nazie. Je ne m'intéressais pas vraiment à la politique jusqu'à mon entrée dans la Résistance. Mon frère et moi recevions chaque semaine de nouveaux tracts résistants. Julien les lisait et de temps en temps, j'y jetais un coup d'œil. Le soir, nous en reparlions, et nous discussions de l'avenir de la France. Un jour, il fit la connaissance d'un certain Charles. Il se lia très vite d'amitié avec lui. Il se rendit vite

compte par ses propos implicites que Charles était un résistant, enfin il le supposait. Lors d'une promenade dans le village, Julien essaya de lui faire comprendre qu'il serait enthousiaste à l'idée de rentrer dans un réseau de résistants. Charles comprit rapidement son jeu. Très méfiant, il lui posa de nombreuses questions. Il voulait connaître ses intentions, les limites de son courage, son avis sur le régime de Vichy etc.... En réalité, il s'agissait d'un test. Plus tard, Julien rongé par la curiosité finit par lui poser la question. Il lui révéla en tout honnête qu'il connaissait justement un chef d'un groupe de résistants d'environ d'une vingtaine d'hommes. Julien me raconta tout cela et me proposa d'y adhérer avec lui. Au départ, j'hésitais un peu. Plus tard, je suis tombé sur un article de journal clandestin, il parlait de la liberté d'expression, de la liberté et enfin surtout des exactions allemandes envers le peuple français.

Finalement, je décidais de rejoindre mon frère. Il fallait agir pour la France et pour les générations futures.

Julien se réjouit de la nouvelle et me parla toute la soirée des aspects positifs de la Résistance. La nuit, je repensais aux événements qui nous poussaient à avancer. Comme lors du 3 juillet 1940, lorsque nous avons appris que les aviations anglaises avaient bombardé la flotte française à Mers el-Kébir en Algérie. Et le 4 juillet 1940, au moment de la rupture des relations diplomatiques entre Londres et Vichy. Je ne savais même plus pourquoi je m'en souvenais mais j'étais heureux, heureux après coup mais je me rendis compte que lorsque j'avais appris cela, j'étais déjà heureux et je me disais que la résistance était née en moi depuis longtemps avant même le jour où j'y adhère. Et puis, il n'y avait pas si longtemps, le 22 juin 1941, l'invasion de l'URSS par l'Allemagne malgré le traité de non-agression signé entre eux. Je détestais les nouvelles idées du régime nazi. Les allemands occupaient mon pays, ils imposaient leur régime, leurs lois, dans les zones occupées dont la limite était à côté de Semur en Auxois depuis juin 1940. J'en avais ma claque de toutes ces mesures antisémites qui me donnaient la nausée ! Comment pouvaient-ils qualifier la religion juive de « sous race » ? Comment osaient-ils se comporter ainsi dans mon pays ?

Lorsque je suis rentré dans la Résistance, mon opposition aux allemands et à Vichy fut décuplée et c'est grâce à cela que je trouvais tout ce courage qu'il me fallait pour accomplir les actes les plus périlleux.

Avant même d'entrer dans la Résistance, Hitler ne m'inspirait déjà pas confiance, je n'aimais pas ses idées d'ailleurs je ne les comprenais pas. Souvent, je recevais des tracts dénonçant le nazisme et demandant à lutter contre celui-ci dans ma boîte aux lettres

Je devins un homme très engagé politiquement contre Hitler et ses partisans.

Je savais ce que je risquais en adhérant à ce réseau : l'emprisonnement pour les actes les moins graves mais je pouvais aussi être déporté, être torturé ou même être tué par un peloton d'exécution comme je m'en rappelle, en 1941 le 22 octobre à Chateaubriand où il y a eu les premiers fusillés.

Mais sincèrement je ne regrettais absolument pas mon choix.

Au début, ils ne m'ont pas demandé grand-chose, un peu de surveillance, quelques renseignements mais vers juin 1942, on me convia à la fabrication de tracts puis plus tard à leur distribution. Je commençais à voler du papier et à sortir le soir malgré le couvre-feu pour aller dans la maison chaumière, notre cache, qui était l'endroit où nous fabriquions les tracts. Elle était située dans une petite forêt à quelques kilomètres de chez nous. Là-bas nous retrouvions Charles et un autre homme, Jean que l'on ne connaissait pas mais qui s'avéra être quelqu'un de patient, sympathique et mystérieux. Cet homme d'origine espagnol était arrivé en France pour fuir le régime franquiste et avait créé un groupe de résistants.

CHAPITRE II

Il y avait ce battement de cœur toujours plus fort, ces gouttes de sueur qui coulaient doucement sur nos fronts. Il y avait aussi cette toute petite lumière au dessus de nos têtes qui n'éclairait pas plus que l'espace restreint de la table. J'essayais de me dépêcher. Je comptais les minutes, les secondes. Ces secondes qui semblaient n'être que de simples minutes et ces minutes que je voyais comme passer des heures. Le temps passe vite normalement. Pourtant, dans cet instant de stress, il n'était que lent, trop lent. J'avais l'impression de n'être qu'une victime de ce temps qui passe, mais je ne pouvais pas abandonner, nous étions si près du but. Les lettres que j'écrivais me semblaient étrangères sur ce papier volé. J'avais du mal à lire les mots, les phrases, le texte entier. Pourtant, Julien et moi y avions mis du temps sur ce tract. Une nuit entière pour seulement quelques lignes, avec à l'extérieur, les pas, toujours plus insistants, des policiers. Les forces allemandes et françaises nous avaient imposé un couvre-feu en ce début de l'année 1943. Nous y avions réfléchi plusieurs fois en ne choisissant que les mots qui nous semblaient les plus justes. Tous les tracts que nous faisions étaient faits à la main. Seuls quelques réseaux possédaient du matériel pour imprimer qui leur permettait de les produire en série. D'après mes lointains souvenirs, il y avait deux manières d'imprimer des tracts ou des journaux, les ronéos, qui furent les plus importantes. Elles étaient petites et prenaient peu de place. On pouvait les cacher facilement. Et puis, en 1944, vinrent les typographes. Ces dernières étaient beaucoup utilisées pour les journaux clandestins. Elles pouvaient imprimer des tirages à plus de mille exemplaires. Nous, nous n'avions pas vraiment besoin de ce type de matériel. Mon frère Julien et moi les écrivions à la main. Du fait de notre métier d'épicier, nous avions aussi une belle machine à écrire « Underwood » qui nous servait avant à taper tout ce qui se rapportait à l'inventaire des provisions et au reste. Malheureusement, avec toutes les restrictions et la

perte de nombreux de nos clients, elle n'était plus très utile à la boutique. Julien avait eu l'idée, au début du mois de février 1943, de l'utiliser pour faire nos tracts. C'était une bonne idée en soi, mais un peu bruyante. Les clacs, clacs des lettres sur le papier ne pouvaient nous rendre discrets. C'est pour cela que nous la délaissions parfois pour revenir aux méthodes traditionnelles : l'écriture à la main.

En cette nuit de mars, dans ce sous-sol obscur, c'était le front humide que je partais ouvrir la petite porte de l'arrière-boutique pour inviter à nos côté un autre résistant du nom de Gérard. Simplement Gérard. Il n'avait pas une tête à s'appeler Gérard, mais pour lui, nous n'étions pas vraiment Georges et Julien. Seules peu de personnes connaissaient nos véritables noms, bien que nous soyons des enfants du pays. Gérard était un ancien éditeur d'après ce qu'il disait, moi, je ne le croyais pas. Je ne doutais pas qu'il ait un jour travaillé dans le papier, mais j'avais tout simplement du mal à croire qu'il ait édité un jour des livres étant donné qu'il ne connaissait pas la plupart des grands auteurs comme Maupassant et Flaubert. Malgré cela, il était toujours le premier à fournir le papier qui nous manquait tant. Nous allions souvent en voler, mais il se débrouillait toujours pour que nous n'ayons pas à le faire. Gérard avait une quarantaine d'années et était fort gentil, parfois même un peu naïf, mais juste ce qu'il fallait.

Jean, le chef du maquis et des 2000 autres résistants de la région de Semur, nous avait demandé de prendre Gérard pour la confection de nos tracts. C'est bien pour cela que nous le voyions au moins deux fois par semaine, la nuit, dans notre petit sous-sol. Il nous rejoignait vers deux heures du matin et nous écrivions jusqu'à cinq heures. Il repartait toujours en catimini pour être avec sa femme à son réveil. Parfois, je me demandais comment il faisait pour marcher dans la nuit sans être arrêté. Une question existentielle et sans aucun intérêt je dois dire, mais l'humour était un pilier indispensable à la survie de notre moral dans ce monde d'occupation et de restrictions qu'était devenue la France. Le rire pouvait nous faire penser à autre chose, seulement pour quelques instants. Pour mettre de côté, pendant ne serait-ce qu'un dixième de seconde, les horreurs qui étaient là, dehors, derrière nos murs. D'oublier ces aigles sans lois qui nous tournaient autour, et qui n'attendaient qu'un instant d'inattention de notre part pour se jeter sur nous et nous dévorer tels de vulgaires rongeurs.

Après une petite heure à copier nos lignes, le sommeil commença à

tomber sur mes paupières. Nous avions pourtant tant à faire. Nous ne pouvions pas nous arrêter. C'était grâce à Jean si nous avions tant de travail ce soir-là. Quelques jours auparavant, Jean nous avait donné les informations à mettre sur notre tract. Pour avoir toutes ces informations durant l'occupation, certains informateurs venaient directement d'Angleterre pour nous donner tout ce que nous avions à transmettre aux français ou alors par l'intermédiaire d'avions larguaient des colis ou des parachutistes en cachette des allemands. Les avions étaient très rares et puis, ils devaient atterrir non pas sur des pistes préconçues mais directement dans des champs ou des prés où attendaient patiemment les résistants qui protégeaient la zone. Il y avait aussi quelques frégates et bateaux de pêcheurs qui, échappant à la surveillance nazie, passaient de France à l'Angleterre et de l'Angleterre à la France. Sinon, il y avait aussi par l'intermédiaire des radios et des télégraphes. Je me rappelle bien que de nombreux résistants disaient que le temps maximum à transmettre des messages était de quinze à vingt minutes avant d'être repérés par les forces de police qui traquaient toutes les transmissions. Et puis, s'ils étaient pris par la police, ces résistants risquaient la mort. Rien que le fait de cacher un poste de radio ou un transmetteur était considéré comme un crime et nous pouvions être sévèrement punis pour ça. Déjà que les ménages qui avaient en leur possession une TSF pouvaient avoir une lourde amende et être arrêtés si elle était sur la fréquence de Londres. Un jour, une information nous a été transmise comme quoi tous les habitants de Lille et des villages voisins devaient donner leur TSF aux autorités allemandes le 12 mai 1941. On a dit que le motif était les manifestations auprès du monument de Jeanne D'Arc. J'ai eu en ma possession cette petite affichette de Lille :

Certains groupes de la population civile française,
égarés par la propagande de la TSF étrangère,
se sont réunis, le dimanche 11 mai 1941, devant
le monument de Jeanne d'Arc à Lille, pour des
manifestations formellement interdites .
Afin d'éviter à l'avenir des incidents pareils,
j'ordonne la confiscation immédiate de tous les
postes de TSF appartenant aux citoyens français
de la ville de Lille et des communes avoisinantes.
Lille le 12 mai 1941

Je me souviens d'un homme. Les jours et les semaines qui suivirent la Libération furent festifs, et nous buvions tous, regroupés dans un des cafés de Semur pour célébrer la fin de l'occupation. Et cet homme était là. Assis seul sur une des nombreuses chaises de la salle. Il semblait triste ce type. Et pour des raisons inconnues, je suis allé voir cet homme aux yeux si tristes. Je me suis mis à quelques centimètres de lui avant de lui dire :

_ « Alors, c'est la fête ! Vive la Libération, pourquoi cette tête ? »

_ « Je ne sais pas... » dit-il. Et sur ces mots, il pose ses deux mains sur la table. Elles sont affreuses ses mains. En fait, il manque quelque chose... il manque deux ongles à sa main droite. Le pouce et l'index. Je n'ai pas besoin d'un dessin. Je savais très bien ce que faisaient les policiers aux résistants qu'ils attrapaient. Torture voir même la mort, plus ou moins douloureuse. Je me sentais gêné et n'osais rien dire.

_ « Alors, tu as ta réponse ? »

_ « Oui, oui... désolé monsieur, je crois que je vais y aller. »

Je m'apprêtais à partir quand il m'interpela.

_ « Tu sais comment ça s'est fait ? Ne me dis pas que la question ne t'a pas effleuré l'esprit ? » dit-il avec un grand sourire aux lèvres. Il avait l'air heureux de me raconter tout ça ce type. À vrai dire, je n'avais pas vraiment envie de connaître toutes les horreurs qu'il avait endurées. Je n'ai pas osé l'ignorer.

_ « Tu sais, petit, j'ai eu la bonne idée de cacher un anglais et son télégraphe dans ma vieille ferme. Je n'habitais pas ici, j'étais sur la côte Atlantique. Et tu sais quoi ? On m'a pris. Enfin, on l'a pris et moi par conséquent. Évidemment, c'était ma ferme ! »

Cet homme avait le regard de plus en plus fou. Je ne voulais vraiment pas savoir la suite.

_ « Et alors, lui, l'anglais, il est mort. Fusillé. Moi, ces imbéciles ont cru que je faisais partie d'un réseau. Ils voulaient savoir où et quand arriveraient les autres. Je leur ai assuré que j'étais seul ! Mais ils pensaient que je mentais, et tu sais ce que ça m'a coûté ce manège ? Deux ongles et des coups sur le torse et le visage. Cet idiot d'anglais, il est mort digne je te dis ! »

Il fallait que je dise quelque chose. Julien m'observait depuis tout à l'heure, l'air interrogateur.

_ « C'était bien vrai ? Que vous étiez seul ? »

_ « T'es un petit malin toi ! Non, y'avait ma femme qui faisait partie du coup. Mais, il faut dire qu'il n'y'avait aucun réseau. On l'hébergeait sans rien demander aux autres. On était que deux. Mais, tu vois, est-ce que tu

imagines juste une minute ce que ça fait de t'arracher les ongles ? De te les prendre entre deux pinces et de tirer comme un fou dessus ? »

_ « Vous avez dénoncé votre femme ? » dis-je.

_ « La douleur fait tout dire, petit ! »

J'étais effaré, et je comprenais mieux pourquoi il devenait fou. Dénoncer sa femme. Je suis persuadé qu'il ne m'a pas tout dit ce soir-là. Qu'il en avait encore sur le cœur, mais j'avais assez donné. Je n'avais rien à me reprocher en ce qui était des dénonciations. Peut-être que j'aurais fait comme lui. Mais le destin a voulu que ça ne m'arrive pas. Il y avait quand même une question qui me perturbait. C'était comment il avait pu passer de la côte normande au petit village de Semur-en-Auxois. J'ai pensé que c'était parce que il avait besoin de revoir son village natal pour fêter la Libération ou quelque chose comme ça. En tout cas, c'était le premier témoignage de torture que j'entendais. Et j'espérais si fort que ce soit le dernier. Malheureusement, il s'était passé trop de choses abominables qu'on avait besoin de raconter pour ne pas oublier. De nombreux vinrent ensuite.

En majorité, il y avait les nombreuses histoires des gens pris par la Gestapo. La Gestapo. C'était une police d'état. En fait, c'était la police politique du troisième Reich. De ce que j'en savais, elle avait été créée par Herman Goering dès 1933 et elle était dirigée par Heinrich Müller entre 1935 et 1945. Quand elle fut créée, son but était de lutter contre les communistes. Mais son pouvoir pris de l'ampleur quand Himmler se fit nommer chef des SS. Peu à peu, on le considéra comme le grand chef de l'empire des SS. En 1935, on nomma un nouveau chef dans la Gestapo : Müller qui n'adhéra au parti nazi qu'en 1939. Le but de la Gestapo était de lutter contre tous les opposants au régime nazi, c'est-à-dire les communistes, les socialistes - surtout entre 1933 et 1939, après cette date, les partis politiques eurent du mal à survivre en Allemagne - les homosexuels, des résistants et des juifs. Les opposants politiques étaient envoyés dans une prison de Berlin où ils étaient torturés, sans jamais avoir droit à un avocat. Voilà ce qu'a écrit Goering en 1933: « Nous privons de défense légale tous les ennemis du peuple. ». Tous les ennemis du peuple. En ce qui concernait les juifs, la Gestapo avait le rôle de les arrêter comme il était écrit dans cette loi de Nuremberg, puis, elle procéda aux exécutions. Pour les résistants, les membres de la Gestapo procédaient toujours par une phase de torture et des arrestations. Les tortures qu'ils faisaient subir à leurs victimes étaient très variées et pour le moins affreuses comme des brûlures, des coups de fouet, la tête maintenue dans un bac d'eau, des représailles envers la famille et bien

d'autres. Tout était dans la cruauté pour que les résistants dénoncent. Par la même occasion, les membres de la Gestapo faisaient en sorte de faire perdre toute dignité aux personnes qu'ils torturaient. Pour trouver les résistants ou les opposants, ils pouvaient agir sur de simples dénonciations. C'était une peur réelle qui nous habitait durant ces années d'occupation, car la Gestapo arrivait sans prévenir.

CHAPITRE III

Une petite goutte de sueur coulait sur mon front. Elle me gênait cette goutte. Je la sentais qui coulait le long de ma joue pour enfin atteindre mon cou. Elle était traîtresse cette goutte. Elle passe par tous les pores de ma peau, elle semble tant me connaître, mais elle tombe toujours, jusqu'au moment où elle veut tomber. C'est là que je la fais disparaître, cette goutte. Comme Charles l'avait fait avec le type que nous appelions Robert. Robert. C'était un jeune, il devait avoir une vingtaine d'années. Il était vraiment gentil. Moi, en tout cas, je l'aimais bien. Il prenait toujours les choses avec humour. Julien ne l'aimait pas. Il avait vu clair dans son jeu tout de suite, et même si encore maintenant il m'assure que ce n'est pas lui qui a fait monter les soupçons, je ne le crois pas. Mais d'une certaine manière, heureusement qu'il l'a fait. Robert était en fait un sale traître payé par la police pour donner ne serait-ce qu'un petit indice sur le réseau de Semur. Il s'était intégré à notre groupe de tracts de je ne sais quelle façon. Il posait beaucoup de question le Robert : « C'est où le poste de radio ? » ; « Où atterrissent les avions ? » et bien d'autres questions. Si bien que Julien l'a suivi. Il serait allé chez un des policiers de la région. En tout cas, dès que Julien est revenu, il en a parlé à Charles qui n'a pas attendu pour le descendre. Il m'a fait de la peine. Je le vois encore avec sa petite voix dire :

_ « J'y suis pour rien, j'ai rien dit ! Je le jure ! »

Charles avait son revolver pointé sur son petit cou. Il parlait, parlait et parlait encore pour seulement essayer de vivre quelques secondes de plus. En plein milieu d'un autre « Je le jure ! », la détonation et le fracas de son corps sur le sol. La balle lui avait coupé la parole, mais là, c'était définitif.

_ « Celui-là, il ne posera plus de questions ! » a dit Charles, un sourire aux lèvres.

C'était la même chose pour tous les traîtres et les espions. Il fallait les « éliminer ». Robert fut l'un des seuls traîtres que je rencontrais. Il faut dire qu'ils étaient assez vite repérés et tués, nous ne faisons pas connaissance avec tous les nouveaux venus dans le groupe. Bien heureusement d'ailleurs, sinon les 2000 résistants de la région auraient été pu être pris. Un régal pour les forces de l'ordre, la pêche aurait été très bonne. Dans la région de Sémur, je me souviens que le maire faisait

partie du mouvement, ainsi que d'autres conseillers municipaux. Jean avait vraiment fait du bon travail. Mais les règles et le bon sens étaient capitales pour l'ensemble du groupe : si un espion était pris, il devait être éliminé. Tout comme cette autre règle, tout aussi importante : aucune note écrite. Et sur ce point, il fallait sans cesse être prudent. N'importe quelle note, aussi petite et insignifiante soit-elle devait être détruite, car les espions et tous ces gens qui dénonçaient étaient nombreux. Je me demandais même, parfois, comment certaines personnes pouvaient dénoncer leurs propres voisins. Surement pour les piètres récompenses. Si seulement ils savaient les conséquences pour les pauvres hommes qui se faisaient prendre par leur faute ! Enfin, nous n'y pouvions rien, il fallait être prudents. Prudents comme quand nous volions du papier. J'y allais souvent avec Gérard pour le voler. Et nous étions loin d'être difficiles. N'importe quel papier nous suffisait tant que nous avions la place d'écrire. Le papier et l'encre étant vraiment très cher, nous pouvions en acheter, mais cela nous ruinait et nous compensions en volant quelques feuilles par-ci, d'autres par-là.

Un jour, Gérard avait payé quelques feuilles et regardait sur les étagères les dizaines de feuilles qui restaient. Nous jouions souvent la carte de l'honnêteté, mais elle était très souvent difficile à tenir. Ce jour-là, pendant que Gérard payait son papier, j'avais profité de l'occupation du vendeur pour en prendre quelques-unes. Je ne me suis pas fait prendre, comme les cent autres fois. Mais voler laisse toujours un mauvais sentiment. Je me réconfortais toujours en regardant les horreurs de la Gestapo. Mais il ne fallait pas culpabiliser pour quelques feuilles. C'était le groupe avant tout.

L'encre était aussi très chère et rationnée comme le papier. Déjà que nous avions des cartes de rationnement depuis 1940, des problèmes pour s'habiller et se déplacer, l'encre restait un luxe. Elle aussi, il fallait la payer. Et elle coûtait plus cher que de simples feuilles de papier. Nous en volions la plupart du temps, mais par soucis d'honnêteté, Gérard prenait beaucoup sur lui pour payer le matériel. Et encore. Les tracts que nous produisions n'étaient pas très nombreux. Nous faisons une vingtaine d'exemplaires qui circulaient. Les journaux clandestins utilisaient cette même technique pour leur journal. Le matériel coûtait si cher et était très contrôlé... Je me rappelle bien d'un matin d'avril. Les oiseaux, le ciel bleu et le soleil qui brille. Gérard est devant moi. Nous sommes à bicyclette et je le suivais de près. Il y avait un village près de Sémur-en-Auxois où on vendait du papier. Gérard adorait cette petite

boutique. Il n'y avait jamais personne et un désordre des plus grands. De plus, le vendeur était vieux et ne voyait pas très bien : il était incapable de savoir si nous étions venus récemment ou pas. Un petit avantage, comme ça, il ne pourrait pas témoigner comme quoi Gérard venait souvent. Ce jour-là, nous étions entrés avec l'espoir que nos quelques francs nous donneraient de quoi faire plusieurs tracts. Malheureusement, ce ne fut pas assez. Gérard prit quand même ce qu'il put, et moi, je me baladais dans ce désordre. Le vieux vendeur vendait de grosse quantité de papier. Je me demandais bien comment, lui, pouvait se procurer tout cela. Il devait sans doute avoir des contacts ou alors de gros stocks d'avant la guerre. Cela étant, quand je suis tombé devant deux petits flacons d'encre, je n'ai pas hésité. Je les ai mis tous les deux dans ma poche et j'ai rejoint Gérard comme si de rien était. Il ne savait pas que je les avais volés. Il l'apprit seulement quelques nuits plus tard, dans mon sous-sol. Je n'avais pas osé lui en parler. C'est un peu étrange, mais j'ai préféré ne rien dire. Peut-être encore cette paranoïa que des gens nous écoutent. Enfin.

Je me rappelle bien que nous les réfléchissions bien nos tracts. Comme cette nuit-là. Après que Gérard soit arrivé, que nous ayons écrit, Gérard repartit comme il était venu : par la petite porte. Nous avons rangé tous nos tracts dans une petite boîte. Quand le jour arrivait, j'allais les donner aux résistants qui devaient les distribuer et avec qui j'ai fini la guerre. Nous étions très fiers de nos tracts. Tout comme de certaines affiches que nous fîmes. Il faut dire que les affiches étaient beaucoup plus compliquées à faire que les tracts. De plus, elles étaient assez rares. Avec Julien, nous en avons fait une à la main avec nos couleurs et notre matériel. Mais le temps manquait et nous préférons passer notre temps à faire ces petits papiers volants.

CHAPITRE IV

Les jours ont passé, et nous poursuivions notre lutte contre l'ennemi allemand. Après avoir travaillé quelque temps dans la fabrication des tracts, j'ai été sollicité pour la diffusion de ces derniers et des tracts envoyés par la Résistance extérieure. Notre diffuseur s'était foulé la cheville. Il fallait donc quelqu'un pour le remplacer. Julien s'était proposé, mais il n'était pas assez prudent. Je l'ai convaincu de rester à l'épicerie en lui promettant d'être vigilant. L'idée d'affronter dehors la terreur répandue par les nazis, me faisait peur, mais je devais rester courageux et calme si je voulais garder les pieds sur terre et ne pas paniquer quand je croiserais des policiers. Gérard m'avait expliqué l'organisation de la distribution des tracts. Les avions britanniques de la Royal Air force du SOE et de la United States Air de l'Office of War Information des américains ont joué un rôle majeur pour la diffusion de ces tracts, qui ont été jetés au-dessus de la France par millions ; notamment l'appel du 18 juin 1940 lancé par le Général Charles de Gaulle. L'objectif était de renseigner et de soutenir les populations occupées en leur donnant des informations sur la France Libre, les rôles des Alliés et les nouvelles de Londres afin de démentir la propagande de Radio Paris, nous connaissions tous très bien la fameuse phrase : « Radio paris ment, Radio Paris est allemand » de Pierre Dac. Nous recevions aussi beaucoup de tracts anglais comme la célèbre caricature d'un soldat de la Wehrmacht (une des armées du Reich allemand) identifié à un cochon. Mais c'était sans compter sur le mécontentement des nazis qui très vite rédigèrent des contrefaçons pour leur propre propagande. Nous disions aussi que les Alliés les parachutait des avions de la France Libre ou des Anglais afin de lutter contre les attaques lancées par le régime de Vichy et de l'Occupant; et par ailleurs pour aussi salir encore plus l'image du régime absurde de Vichy.

Il était l'heure pour moi de commencer mon travail. Je partis de l'épicerie et traversais la rue d'en face. Je déposais un tract toutes les quatre ou cinq boîtes aux lettres. Malheureusement, nous n'avions pas la quantité nécessaire pour en fournir dans chaque maison, mais nous comptions sur les français pour les diffuser à leur tour chez leurs voisins et amis. Je cachais les tracts pliés en deux dans la poche de mon blouson. Souvent,

je ne restais pas plus d'un quart d'heure au même endroit. Je changeais régulièrement de quartier pour ne pas me faire repérer. Généralement, je ne faisais que ma tournée une ou deux fois maximum dans la semaine.

Lorsque je marchais dans la ville, j'observais que les personnes avaient perdu leur sourire autrefois si gai. Je voyais des visages tirés vers le sol, des regards fuyants ceux des autres, des enfants qui jouaient sur les trottoirs sans comprendre vraiment l'atmosphère qui les entouraient, j'entendais des messages à voix basses et des souffles, je pense, de désespoir.

La fabrication des tracts avançait et je continuais mon activité. Je remarquais qu'il y avait de plus en plus de graffitis sur les murs. La majorité du temps, je réussissais à déchiffrer les messages. La moitié d'entre eux manifestaient leur colère contre l'occupant. D'autres montraient un soutien pour la Résistance par l'apparition des « V » et des croix de Lorraine en signe de la France Libre et qui témoignaient de l'influence des émissions francophones de la BBC et des appels émis par Charles De Gaulle. Parfois, il m'arrivait de lire l'égalité 1918=1943, mais nous arrivions à la fin de l'année 43, et les choses ne bougeaient pas vraiment pour nous, malgré Stalingrad et le débarquement allié en Afrique du Nord.

Inopportunément, nous pouvions trouver des avis d'exécution, où nous apprenions le nom des victimes avec effroi, sans compter que les nazis avaient bien pris la peine de les traduire dans les deux langues, français et allemand !



Parfois, je retrouvais coller aux murs ou bien par terre des tous petits tracts que nous appelions « papillon ». Il s'agissait de courts slogans, faciles à se mémoriser, comme « Pétain au dodo, Laval au poteau » ou ma préférée « collaborer avec l'ennemi, c'est trahir » de Clemenceau. Sur les nôtres, nous inscrivions aussi de petites citations tel que « n'éteignez pas la flamme de l'Espoir » ou « notre pays n'est pas et ne sera jamais allemand ».

Un terrible orage s'était abattu sur Semur-en-Auxois où le vent semblait redoubler d'effort comme s'il était doté d'une conscience dont la volonté était de tout détruire sur son passage et où le tonnerre grondait sans cesse. J'aurais pu penser que les dieux souhaitaient à travers cet orage exprimer leur colère sur les hommes... Plus tard je retrouvais par terre, dans les rues, quelques tracts déchirés et trempés. Des affiches flottaient dans l'air grâce au souffle du vent, on aurait pu croire qu'elles dansaient un ballet pour me divertir, mais la fin de cette danse se finissait sur une branche d'arbre là où je ne pouvais pas les attraper.

Je suis allé voir Julien à l'épicerie pour savoir s'il n'y avait pas de dégâts importants. Il m'a répondu que tout allait bien, mis à part les quelques tuiles du toit qui étaient tombées. Ainsi, je répartis tranquillement pour distribuer les derniers tracts qui me restaient cette semaine. Cette fois-ci, j'avais décidé de changer de méthode. Je pris l'initiative de les glisser sous les portes, pour être certain qu'ils les aient bien reçus. Et lors du marché, j'étais tellement serré à la foule que j'en ai profité pour déposer quelques tracts dans les poches de ces messieurs ou dans les sacs des dames.

Sur le chemin du retour, je remarquai qu'il y avait de plus en plus d'agents de la Gestapo, repérables à leurs longs manteaux noirs. Nous connaissions tous les moyens de tortures réservés aux ennemis de leur régime. Un grand nombre d'entre eux ne sont jamais revenus.

Lors de ma marche, j'essayais de fuir leur regard intrigant après avoir accéléré le pas puisqu'il était bientôt l'heure du couvre-feu. Je sentais qu'ils ne me perdaient pas de leur ligne de mire. Je commençais à me poser des questions. Allaient-ils m'arrêter ou bien connaissaient-ils ma vraie mission et me suivaient pour en connaître davantage ?

Soudain, je vis l'un des agents me montrer du doigt. Il riait avec son acolyte. Je me suis dit qu'il devait sûrement se moquer de moi, avec les vieux vêtements que je portais ce jour-ci. Je continuais mon chemin, le plus naturellement possible. Brusquement, une main se posa sur mon

épaule. Lorsque, je me retournai, j'aperçus un agent en uniforme noir. Une voix rauque énonça _« Papiers, bitte ! ».

Je compris alors qu'il souhaitait mes papiers. Mais comme un gros idiot, je sortis les deux derniers tracts qui me restaient. Son visage se transforma. Il passa de l'homme gai à celui de furieux. Je compris aussitôt qu'il allait m'amener avec lui. La première chose qui me soit venue à l'esprit, a été de lui mettre un beau coup de pied dans le tibia. Je fus ensuite à grande enjambée, en courant à toute allure ! Derrière, les trois compères réagirent. Ils se lancèrent à ma poursuite. J'ai couru comme je n'avais jamais couru auparavant. Je sentais mes jambes se pétrifier. Des images noires me montèrent à la tête et des larmes de peur commencèrent à couler de mon visage. Je poussais les passants qui étaient sur mon passage, je criais jusqu'à en perdre la voix « poussez-vous, nom de Dieu ! ». Je pris tous les virages possibles, les ruelles les plus étroites, espérant les semer. Je priais Dieu. Mais je devinais que les démons n'étaient pas loin de moi.

Dans ma tête tout s'enchaînait. J'en voulais à tous ces lâches de politiciens qui ne pensaient qu'à leur peau, à ces allemands qui se croyaient supérieurs et à ces nazis qui continuaient de croire en inégalité des « races ». De plus, nous vivions dans un monde où la liberté d'expression n'était pas respectée et où l'opposition n'était pas tolérée. Je repensais donc à toutes ces raisons qui m'avaient poussées à rentrer dans la Résistance.

Je remarquais alors une porte légèrement entrouverte. Je n'y prêtais pas plus d'attention que cela. Soudainement, une main apparue, et me fit signe de venir.... Je pris cela comme une opportunité inattendue. J'accélérais jusqu'à elle. Je pris la précaution de regarder derrière moi afin de m'assurer que les agents n'avaient pas encore traverser la ruelle. Heureusement, ils étaient trop loin pour me voir. Maladroitement, lorsque je franchis la porte, une chaussure traînait, et bien évidemment, je me la suis prise dans les pieds !

La porte se referma net. J'étais par terre aux pieds de la dame qui me sauva des griffes de ces sauvages. Elle m'adressa les quelques mots suivants _ « Vous l'avez évité de peu ! ». Elle partit vers la cuisine. J'étais là, assis comme un chien, et avec toute cette émotion, je n'ai pas même pas réussi à sortir de ma bouche le mot « MERCI ». Je mis un peu de temps à me relever, car je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je pris mon courage à deux mains, et je me dirigeai vers ma sauveuse. Il fallait que je sache son identité et surtout la remercier infiniment pour ce geste

inespéré. Elle était en train de cuisiner, je sentais la bonne odeur de la soupe qui mijotait. Ici, c'était à la bonne franquette. Elle m'avait l'air calme, et très rassurant. J'en profitai pour lui demander son nom et la remercier.

Elle s'appelait Arlette, elle était la fille d'un ancien soldat de la guerre 14-18. Elle hébergeait avec son mari, un menuisier, des anglais et des résistants en mission. Elle m'expliquait les motifs qui l'avaient amenée à appartenir à un réseau de résistance. Sa très poche amie juive, Maddie, avait été emmenée avec ses proches par cette infâme Gestapo. Elle en était sans nouvelle depuis.

J'étais très touché par cette histoire. J'avais beaucoup de peine pour Maddie et ses proches ; et la pauvre Arlette qui avait perdu une amie chère. Je ne trouvais pas les mots pour lui dire à quel point j'étais désolé. Alors, je l'ai tout simplement prise dans mes bras et je l'ai serré très fort. Puis je lui ai chuchoté dans l'oreille « ça va aller, après la guerre tout sera fini et vous allez vous retrouver.... ».

Après ce petit moment d'émotion, elle nous servi une bonne assiette de soupe. Nous étions à table. Il y avait, Arlette, son mari, et deux anglais. Bien évidemment nos hôtes parlaient en anglais. Je ne comprenais pas bien ce qu'ils disaient, mais je crois que nos deux patriotes préparaient « quelque chose ». Il me semblait avoir entendu les mots « South of England », « military », « Germans », « Bodyguard »... Je commençais à croire que les choses allaient de mieux en mieux.

Lors du repas, je me fis tout petit. Je ne voulais pas déranger. Je les laissais parler entre eux.

Comme il se faisait tard et que nous n'avions pas le droit de sortir durant le couvre-feu, j'acceptai avec grand plaisir de coucher chez Arlette.

Le lendemain, quelques rayons du soleil me réveillèrent. Je pris mon petit déjeuner, les anglais arrivèrent à leur tour. Soudain, l'un d'eux me dit à voix haute _« You're a great guy ! ». Je répondis par un sourire car je n'avais pas tout à fait compris sa phrase.

Arlette rit, et me fit signe de le remercier. Un peu gêné, je lui dis _ « Oh, thank you ».

Malheureusement, il était temps de partir. Les autres devaient s'inquiéter de mon absence.

J'allais voir Arlette, et je la remerciais pour toute sa générosité. Je l'embrassais très fort, et j'ai dû lui dire plus de mille fois *Merci*. Je ne saurais jamais assez la remercier pour sa gentillesse et son geste courageux. Elle était devenue pour moi la déesse de la Résistance.

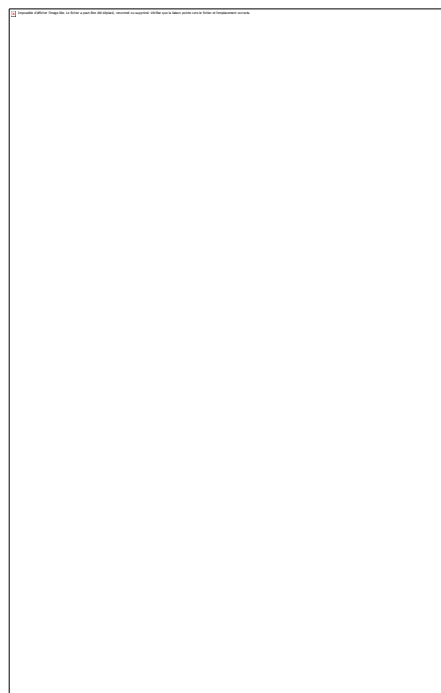
Avant de franchir la porte, les deux londoniens me saluèrent de la main et m'adressèrent le *Good bye* à l'anglaise, je fis de même.

De retour à l'épicerie, Julien me prit dans ses bras me donna un coup dans le dos ! Le pauvre, il était terrifié à l'idée que je ne revienne pas.

Je lui racontai donc ma course-poursuite avec les agents de la Gestapo et ma rencontre avec Arlette. Il était ébahi. La seule chose qu'il réussit à me dire fut _ « eh ben, t'en as eu de la chance ! ».

J'ai repris le travail de la fabrication des tracts. Pendant quelque temps, je ne suis pas sorti de l'épicerie, de peur que les « traqueurs » de la Gestapo ne me reconnaissent.

Plus tard, vers fin février 44, j'appris qu'un certain nombre de résistants ont payé très cher leur engagement. Les Allemands ont marqué les esprits en placardant sur les murs de Paris « l'Affiche rouge » où l'on pouvait lire « la libération par l'armée du crime ». Ils avaient affiché les visages d'une partie des francs-tireurs partisans du groupe Manouchian, exécutés au Mont Valérien.



J'étais dépité par cette horrible nouvelle. Des hommes qui ont combattu envers et contre tout... Dans quel monde vivions-nous ?

Nous arrivions au printemps 1944. Les messages de la radio devenaient pour la plupart de plus en plus rassurants, même si la Libération n'était pas annoncée pour demain ! Nous apprenions que les Alliés intensifiaient les bombardements sur les centres industriels allemands.

De notre côté, nous continuions toujours notre travail. Je distribuais autant que je le pouvais de tracts. Parfois, je faisais des haltes chez mon amie Arlette. Nous discussions de l'actualité. Elle me parlait beaucoup de l'Armée Rouge qui avait lancé récemment en début mars une offensive en Ukraine. Quelques jours auparavant nous venions d'apprendre qu'elle avait repoussé la Wehrmacht de Crimée (Ukraine). Je voyais à l'expression de son visage qu'une flamme d'Espoir se ravivait en elle. C'était d'une certaine manière, une sorte de vengeance contre les allemands.

EPILOGUE

Le jour J, le 6 juin 1944, ce fût le débarquement allié en Normandie. Une phénoménale armada quitta la Grande-Bretagne pour une offensive sur les côtes normandes pour reconquérir la France et abattre l'Allemagne.

Je n'avais pas les mots pour décrire la joie que nous avons ressentie à l'annonce de cette nouvelle tant attendue. D'ailleurs, lorsqu'ils l'ont diffusé, je pensais que c'était une blague. C'était lorsque Julien m'a pris dans ses bras que je compris qu'il s'agissait d'une réalité. La nuit, je n'avais pas réussi à dormir, je pensais très fort à Maddie, l'amie disparue d'Arlette. Je me suis dit, *cette offensive, elle est pour toi, Maddie*. Durant les jours qui suivirent, nous étions scotchés à la radio, nous voulions savoir ce qu'il se passait à la minute près. Le 8 juin la ville de Bayeux était sous le contrôle des forces du débarquement. Un mois plus tard, c'est la ville de Caen qui passait aussi sous les mains des Alliés. Le 20 juillet il y eut un attentat contre Hitler à Rastenburg. Et le 15 août les Alliés débarquaient en Provence, pour prendre en tenaille les troupes allemandes.

Le 25 du même mois, Paris était libérée ! Paris redevenait Française ! Nous avons chanté, souri, ri et pour certains versé des larmes. Je suis sorti dehors, je pris un grand souffle, et je respirais enfin l'air pur de la Liberté. Je marchais sur le sol français. J'étais heureux, heureux d'être français. Je repensais à ces cinq dernières années de guerre. Ce jour-là, nous tournions la page, et nous repartions de l'avant.

